

Critique Poésie Spécial festival Voix vives de Méditerranée en Méditerranée

Page 1/2

Soleils de Salager

Travaux de lumière,
Annie Salager,
éd. La Rumeur libre, 102 p., 13 €.

Par Jean-Yves Masson

La présence d'Annie Salager au festival de poésie de Sète semble aller de soi : peu de « voix vives » d'aujourd'hui sont aussi profondément ancrées dans l'horizon méditerranéen, présent dans presque tous ses recueils (quatorze en tout depuis *La Nuit introuvable*, parue en 1963). Même si elle a poussé ses explorations jusqu'en Amérique latine, la Grèce et ses mythes sont au premier plan de son imaginaire, ainsi que les paysages d'une enfance passée entre Toulouse, Caussade et Montpellier. Établie à Lyon, où elle a enseigné l'espagnol, Annie Salager poursuit en toute discrétion une œuvre dont une « anthologie personnelle » intitulée *Terra nostra* (éd. Le Cherche midi, 1999) a dressé un premier bilan.

Extrait

Ô l'œil bleu de la Méditerranée ô langues
bifides des monothéismes et des peuples
nulle paix pas d'innocents il reste
le labeur et l'envol sur les collines
des oliviers en blanc et noir leur lyrique
invisible dans le trop-plein de jour
j'ai leur premier noyau d'olive au cœur
leur huile aussi amère et douce
qui ne sait dire rien parmi mes jours
que les lieux de l'envol la démesure
du regard j'ai la tête pleine d'oliviers
j'ai des collines de collines des murets
étagés où justement ils volent
d'un silence que l'art voudrait atteindre

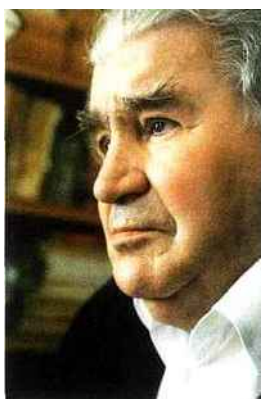
Travaux de lumière, Annie Salager

Lun de ses livres les plus graves, *Les dieux manquent de tout* (1996, rééd. Aspect, 2004), recourt au poème en prose pour dépister les traces inconscientes des origines archaïques encore présentes en nous, pour le meilleur comme pour le pire car elles peuvent aussi bien nous rendre les clés d'une innocence



JACQUELINE SALMON/ARTEDIA

païenne que nous porter à la barbarie, si vient à manquer cette vigilance que la poésie contribue à maintenir. La poésie d'Annie Salager possède une face solaire, exultante, sous laquelle vibre l'inquiétude de tout ce qui demeure souterrain et caché. Le nouveau recueil qu'elle vient de publier chez un jeune éditeur installé près de Roanne, La Rumeur libre, juxtapose des paysages méditerranéens aux tableaux nés des rythmes envoûtants de tangos argentins. C'est le propre de l'écriture d'être, d'une autre manière que la peinture, un « travail de lumière » toujours à recommencer. La figure d'un Orphée errant traverse ces tableaux où même les oliviers sont « nomades », où il s'agit d'abord de « se dessaisir », de laisser être le monde dans toute sa force d'énigme, où présence et exil sont indissolublement liés. □



DANIEL MORZINSKI/OPALE

Austère splendeur

Clarté sans repos, Antonio
Gamoneda, trad. de l'espagnol par
J. Ancet, éd. Arfuyen, 166 p., 18 €.

Extrait

Derrière l'obscurité il y a des visages
[qui m'ont abandonné.
J'ai vu leur peau ravagée d'éclairs. À présent
je ne vois plus, dans l'instant jaune,
que la lueur de leurs lointaines paupières.

Clarté sans repos, Antonio Gamoneda

La venue à Sète d'Antonio Gamoneda constitue un événement : né en 1931 dans les Asturies, il est aujourd'hui le plus grand poète espagnol vivant. Sa poésie fut d'abord une sourde protestation contre la chape de plomb du franquisme. Cette première période culmina en 1977 avec *Description du mensonge* (trad. chez José Corti), recueil composé dans l'effervescence qui suivit la fin du régime de Franco. Les souvenirs de la guerre civile, mêlés aux souffrances d'une enfance marquée par la mort du père, forment la toile de fond de grands livres tragiques comme *Clarté sans repos* (éd. Arfuyen), traduit à l'occasion de l'attribution au poète du prix européen de littérature à Strasbourg, en 2006. Il y a beaucoup

de violence passionnée et de solitude dans la poésie de Gamoneda, et pourtant, aussi, une compassion pour la souffrance qui fonde une éthique autant qu'une poétique. Pour celui qui peut écrire : « J'ai connu le froid », et qui se souvient de « l'âge du fer dans la gorge », la flamme vive du poème n'est pas une vaine métaphore. Nul hasard si le *Livre du froid*, publié en 1992 et révisé en 2003 (éd. Antoine Soriano, 1996, trad. revue en 2005 d'après la version définitive), est l'un des maîtres livres de notre temps par son mélange unique d'austérité et de splendeur verbale. Gamoneda est aussi l'auteur d'un fascinant *Livre des poisons* où il s'empare d'un traité de botanique grec du 1^{er} siècle de notre ère, celui de Dioscoride, pour le moderniser et le peupler de créations imaginaires — car nul poison de l'âme humaine ne lui est étranger.

À lire aussi
d'Antonio Gamoneda

▷ **Livre des poisons**, trad. de l'espagnol par Jean-Yves Bériou et Martine Joulia, éd. Actes Sud, 24 €.

▷ **Cecilia**, trad. de l'espagnol par Jacques Ancet, éd. Lettres vives, 13 €.

Antonio Gamoneda sera présent à Sète en même temps que son principal traducteur, Jacques Ancet, poète de haute tenue dont je recommande la lecture, et qui vient de publier aux éditions Lettres vives *Chronique d'un égarement*. □

J.-Y. M.

De blessures en caresses

Les Âmes aux pieds nus (bilingue), Maram al-Masri, éd. Le Temps des cerises, 230 p., 15 €.

Par la fontaine de ma bouche (bilingue), Maram al-Masri, éd. Bruno Doucey, 88 p., 12 €.

Par **Alain-Jacques Lacot**

Une voix, nue, humaine, libre et souveraine, s'est levée : une voix de femme. Cette voix, c'est celle de Maram al-Masri, poète née en Syrie à Lattaquié en 1962, exilée à Paris depuis 1982. Mais ce n'est pas de cet exil-là que parle Maram al-Masri, pas non plus des femmes d'un Orient fantasmé. Avec *Les Âmes aux pieds nus*, elle rend la parole à des dizaines de femmes de tout âge et de toutes conditions à qui on l'a confisquée, exilées dans leur propre vie car victimes de la violence qui leur est faite par de trop nombreux bourreaux domestiques. Ce pourrait être un cri de révolte ou une longue plainte, la poète pourrait user d'effets poétiques et lyriques, d'emphase et de grandiloquence, c'est tout l'inverse. Le vers est bref, clair, sobre, pour dire l'émotion contenue, la langue est celle d'un quotidien économe de mots, et c'est, justement, de cette économie et de cette pudeur retenue que naissent la justesse des images et la puissance du poème. Ces intimes blessures béantes, Maram al-Masri les recouvre avec délicatesse d'une voile de tendresse et les soigne d'une caresse d'amour, car, même dans le manque et la douleur, c'est bien l'amour que dit la poète. C'est encore une femme que chante Maram al-Masri dans *Par la fontaine de ma bouche*, une femme aimée d'un amour charnel. Il n'est question ici que de corps à corps, de caresses, de passion et



LE TEMPS DES CERISES

Extrait

Je les ai vues
toutes passer dans la rue
âmes aux pieds nus,
regardant derrière elles,
inquiètes d'être suivies
par les pieds de la tempête,
voleuses de lune
elles traversent, déguisées
en femmes normales.
Personne ne peut
les reconnaître
sauf celles
qui leur ressemblent.

Les Âmes aux pieds nus,
Maram al-Masri

d'émotion, d'érotisme enfin. Ce sont les chants d'amour du Cantique des cantiques glorifiant le ventre, les seins, le sexe, exaltant le désir, le plaisir et la jouissance. Maram al-Masri nous parlerait-elle des amours saphiques et, de la fontaine de sa bouche, seraient-ce les mots de Lesbos qui couleraient ? Oui, à condition d'entendre que c'est avec La Poésie que Maram al-Masri fait l'amour. Oui, si l'on comprend qu'elle se donne tout entière à la poésie en même temps que la poésie s'incarne en elle et par elle, dans une relation égalitaire. Sapho, oui, plutôt qu'Ishtar ou Shéhérazade, auxquelles elle se réfère pourtant, ou plus exactement une Louise Labé de la modernité, renouant avec le lyrisme incandescent de la poète de l'Antiquité et, comme elles deux, nous rappelant que la poésie est féminine. □

Entre Irak et Philippines

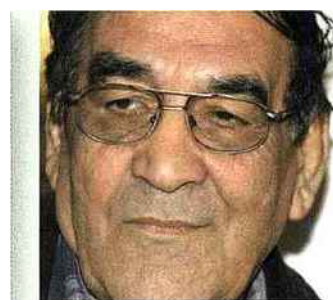
Otages, Salah Faik, éd. Al Manar, 74 p., 10 €.

« Parce que j'ai toujours laissé mes paumes ouvertes, / L'ordre de partir m'a réveillé », constate avec amertume Salah Faik. Qu'emporte avec lui un homme sur les chemins de l'exil ? Quelques photos, des souvenirs d'enfance, des visages d'amis maintenant disparus, le fracas des armes dans les oreilles, des rêves inachevés, et malgré tout quelques espoirs où « des îles inondées émergent, des joies s'ouvrent ». Un bien maigre et pourtant si lourd bagage que ces trente-trois poèmes extraits des six recueils publiés de ce poète d'origine turque, né en Irak, qui, accomplissant sa promesse, vit aujourd'hui aux Philippines où « heureux des cochons mouillés qui l'entourent, il voit

Extrait

Personne ne s'attriste parce qu'il décède
Je poursuis une vie semblable à celle des morts
Quand je disparaïs
Je suis dans un port abandonné
Sans clé sans mal de mer
Je regarde l'épave d'un navire.

Otages,
Salah Faik



ED. AL MANAR

juste un humain qui se reconnaît en toute chose ». Il s'agit, certes, ici, d'un exil obligé par une dictature qui a pris des vies en otages et Salah Faik nous parle bien de cette réalité, mais, au-delà de celle-ci, une autre réalité apparaît, qui fait que l'on a trop tôt quitté la jeunesse et que l'on cherche à la retrouver tout au long de sa vie. Ce pays-là est commun à tous les humains et, dans toutes les langues du monde, se dit « nostalgie ». □ **A.-J. L.**